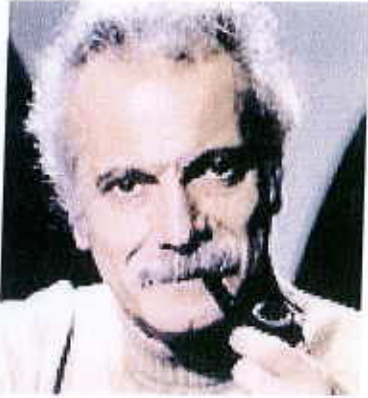


Georges BRASSENS



Georges Brassens

né à Sète, le 22 octobre 1921 et mort à Saint-Gély-du-Fesc le 29 octobre 1981, est un poète auteur-compositeur-interprète français.

Il met en musique et interprète, en s'accompagnant à la guitare, plus d'une centaine de ses poèmes. Outre ses propres textes, il met également en musique des poèmes de François Villon, Victor Hugo, Paul Verlaine, Paul Fort ou encore Louis Aragon. Il reçoit le Grand prix de poésie de l'Académie française en 1967.

Il enregistre quatorze albums entre 1952 et 1976. Auteur de chansons populaires françaises, parmi lesquelles : *Le Gorille*, *Les Copains d'abord*, *Chanson pour l'Auvergnat*, *Les Amoureux des bancs publics*, *La Mauvaise Réputation*, *Je me suis fait tout petit*, *Les Trompettes de la renommée*, *Supplique pour être enterré à la plage de Sète...*

Les textes d'autres auteurs

Tout au long de sa carrière, Brassens aura repris, mis en chansons et interprété ou simplement dit les textes de nombreux poètes.

Parmi eux :

Louis Aragon : *Il n'y a pas d'amour heureux*

Paul Fort : *Le Petit Cheval, Si le bon Dieu l'avait voulu, La Marine, Comme hier (mis en musique et chantés), L'Enterrement de Verlaine, Germaine Tourangelle, À Mireille dite « Petit Verglas » (récités sans musique)*

Victor Hugo : *La Légende de la nonne, Gastibelza, Altesse*

Francis Jammes : *La Prière*

Alphonse de Lamartine : *Pensée des morts*

Antoine Pol : *Les Passantes*

Jean Richepin : *Les Oiseaux de passage, Les Philistins*

François Villon : *Ballade des dames du temps jadis*

Paul Verlaine : *Colombine, Chanson d'automne* (musique de Trenet)

Alfred de Musset : *Ballade à la lune, À mon frère revenant d'Italie*

Théodore de Banville : *Le Verger du roi Louis*

Gustave Nadaud : *Carcassonne, Le Roi boiteux*

Norge pour les paroles et Jacques Yvart pour la musique : *Jehan l'advenu*

Pierre Corneille, pour les stances et Tristan Bernard pour la conclusion : *Marquise*

Henri Colpi, pour les paroles et Georges Delerue pour la musique : *Heureux qui comme Ulysse* (chanson du film éponyme d'Henri Colpi).

Au Cabaret-vert

Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi.
- Au Cabaret-Vert : je demandai des tartines
Du beurre et du jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table
Verte : je contemplai les sujets très naïfs
De la tapisserie. - Et ce fut adorable,
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

- Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure ! -
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,
Du jambon tiède, dans un plat colorié,

Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse
D'ail, - et m'emplit la chope immense, avec sa mousse
Que dorait un rayon de soleil arriéré.





A une passante

**La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;**

**Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.**

**Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?**

**Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !**

Noces à Tipasa, Albert Camus

Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux et les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes, la mer cuirassée d'argent, le ciel bleu écru, les ruines couvertes de fleurs et la lumière à gros bouillons dans les amas de pierres. A certaines heures, la campagne est noire de soleil. Les yeux tentent vainement de saisir autre chose que des gouttes de lumière et de couleurs qui tremblent au bord des cils. L'odeur volumineuse des plantes aromatiques racle la gorge et suffoque dans la chaleur énorme. A peine, au fond du paysage, puis-je voir la masse noire du Chenoua qui prend racine dans les collines autour du village, et s'ébranle d'un rythme sûr et pesant pour aller s'accroupir dans la mer.

...

Sur le rivage, c'est la chute dans le sable, abandonné au monde, rentré dans ma pesanteur de chair et d'os, abruti de soleil, avec, de loin en loin, un regard pour mes bras où les plaques de peau sèche découvrent, avec le glissement de l'eau, le duvet blond et la poussière de sel.

Je comprends ici ce qu'on appelle gloire: le droit d'aimer sans mesure. Il n'y a qu'un seul amour dans ce monde. Étreindre un corps de femme, c'est aussi retenir contre soi cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer. Tout à l'heure, quand je me jetterai dans les absinthes pour me faire entrer leur parfum dans le corps, j'aurai conscience, contre tous les préjugés, d'accomplir une vérité qui est celle du soleil et sera aussi celle de ma mort. Dans un sens, c'est bien ma vie que je joue ici, une vie à goût de pierre chaude, pleine de soupirs de la mer et des cigales qui commencent à chanter maintenant. La brise est fraîche et le ciel bleu. J'aime cette vie avec abandon et veux en parler avec liberté: elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme. Pourtant, on me l'a souvent dit : il n'y a pas de quoi être fier. Si, il y a de quoi: ce soleil, cette mer, mon cœur bondissant de jeunesse, mon corps au goût de sel et l'immense décor où la tendresse et la gloire se rencontrent dans le jaune et le bleu. C'est à conquérir cela qu'il me faut appliquer ma force et mes ressources. Tout ici me laisse intact, je n'abandonne rien de moi-même, je ne revêts aucun masque: il me suffit d'apprendre patiemment la difficile science de vivre qui vaut bien tout leur savoir vivre.

Noces à Tipasa, in Noces, Albert Camus, Editions Gallimard, 1959.

La Mauvaise Réputation

Au village, sans prétention,
J'ai mauvaise réputation ;
Que je me démène ou que je reste coi,
Je pass' pour un je-ne-sais-quoi.
Je ne fais pourtant de tort à personne,
En suivant mon ch'min de petit
bonhomme ;
Mais les brav's gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux...
Non, les brav's gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux...
Tout le monde médit de moi,
Sauf les muets, ça va de soi.

Le jour du quatorze-Juillet,
Je reste dans mon lit douillet ;
La musique qui marche au pas,
Çela ne me regarde pas.
Je ne fais pourtant de tort à personne,
En n'écoutant pas le clairon qui sonne ;
Mais les braves gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux...
Non les braves gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux...
Tout le monde me montre du doigt,
Sauf les manchots, ça va de soi.

Quand je croise un voleur malchanceux,
Poursuivi par un cul-terreux ;
Je lance la patte et pourquoi le taire,
Le cul-terreux se r'trouv' par terre.
Je ne fais pourtant de tort à personne,
En laissant courir les voleurs de
Hommes ;
Mais les brav's gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux...
Non les braves gens n'aiment pas que

L'on suive une autre route qu'eux...
Tout le monde se ru' sur moi,
Sauf les culs-d'-jatt', ça va de soi.

Pas besoin d'être Jérémi',
Pour d'viner l' sort qui m'est promis :
S'ils trouv'nt une corde à leur goût,
Ils me la passeront au cou.
Je ne fais pourtant de tort à personne,
En suivant les ch'mins qui ne mèn'nt pas
à Rome ;
Mais les brav's gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux...
Non les brav's gens n'aiment pas que
L'on suive une autre route qu'eux...
Tout le monde viendra me voir pendu,
Sauf les aveugl's, bien entendu.

Les Sabots d'Hélène

Les sabots d'Hélène
Étaient tout crottés,
Les trois capitaines
L'auraient appelé' vilaine,
Et la pauvre Hélène
Était comme une âme en peine...
Ne cherche plus longtemps de fontaine,
Toi qui as besoin d'eau,
Ne cherche plus: aux larmes d'Hélène
Va-t'en remplir ton seau.

Moi j'ai pris la peine
De les déchausser,
Les sabots d'Hélène,
Moi qui ne suis pas capitaine,
Et j'ai vu ma peine
Bien récompensée...
Dans les sabots de la pauvre Hélène,
Dans ses sabots crottés,
Moi j'ai trouvé les pieds d'une reine
Et je les ai gardés.

Mon jupon de laine
Était tout mité,
Les trois capitaines
L'auraient appelé' vilaine,
Et la pauvre Hélène
Était comme une âme en peine...
Ne cherche plus longtemps de fontaine,
Toi qui as besoin d'eau,
Ne cherche plus: aux larmes d'Hélène,
Va-t'en remplir ton seau.

Moi j'ai pris la peine
De le retrousser,
Le jupon d'Hélène,
Moi qui ne suis pas capitaine,
Et j'ai vu ma peine
Bien récompensée...
Sous le jupon de la pauvre Hélène,
Sous son jupon mité,
Moi j'ai trouvé des jambes de reine
Et je les ai gardées.

Et le coeur d'Hélène
N'savait pas chanter,
Les trois capitaines
L'auraient appelé' vilaine,
Et la pauvre Hélène
Était comme un âme en peine...
Ne cherche plus longtemps de fontaine,
Toi qui as besoin d'eau,
Ne cherche plus: aux larmes
d'Hélène, Va-t'en remplir ton seau.

Moi j'ai pris la peine
De m'y arrêter,
Dans le coeur d'Hélène
Moi qui ne suis pas capitaine,
Et j'ai vu ma peine
Bien récompensée...
Et, dans le coeur de la pauvre Hélène,
Qui avait jamais chanté,
Moi j'ai trouvé l'amour d'une reine
Et moi je l'ai gardé.



Le Gorille

C'est à travers de larges grilles,
Que les femelles du canton,
Contemplaient un puissant gorille,
Sans souci du qu'en-dira-t-on ;
Avec impudeur, ces commères
Lorgnaient même un endroit précis
Que, rigoureusement, ma mère
M'a défendu d' nommer ici.
Gare au gorille !...

Tout à coup la prison bien close
D'où vivait le bel animal
S'ouvre, on n' sait pourquoi (je suppose
Qu'on avait dû la fermer mal) ;
Le singe, en sortant de sa cage,
Dit : "C'est aujourd'hui que j'le perds !" ;
Il parlait de son pucelage,
Vous aviez deviné, j'espère !
Gare au gorille !...

Le patron de la ménagerie
S'écriait, éperdu : "Nom de nom !
C'est assommant, car le gorille
L'a jamais connu de guenon !" ;
Dès que la féminine engeance
Vit que le singe était puceau,
Au lieu de profiter de la chance,
Elle fit feu des deux fuseaux !
Gare au gorille !...

Celles là même qui, naguère,
Le couvaient d'un œil décidé,
Fuirent, prouvant qu'ell's n'avaient
guère
De la suite dans les idé's ;
D'autant plus vaine était leur crainte,
Que le gorille est un luron
Supérieur à l'homm' dans l'étreinte,
Bien des femmes vous le diront !
Gare au gorille !...

Tout le monde se précipite
Hors d'atteinte du singe en rut,
Sauf une vieille décrépète
Et un jeune juge en bois brut
Voyant que toutes se dérobent,
Le quadrumane accéléra
Son dandinement vers les robes
De la vieille et du magistrat !
Gare au gorille !...

"Bah ! soupirait la centenaire,
Qu'on pût encor me désirer,
Ce serait extraordinaire,
Et, pour tout dire, inespéré !" ;
Le juge pensait, impassible :
"Qu'on me prenn' pour une guenon,
C'est complètement impossible..."
La suite lui prouva que non !
Gare au gorille !...

Supposez que l'un de vous puisse être,
Comme le singe, obligé de
Violenter un juge ou une ancêtre,
Lequel choisirait-il des deux ?
Ou'une alternative pareille,
L'un de ces quatre jours, m'échoie,
C'est, j'en suis convaincu, la vieille
Qui sera l'objet de mon choix !
Prenez garde au gorille !...

Mais, par malheur, si le gorille
Aux jeux de l'amour vaut son prix,
On sait qu'en revanche il ne brille
Ni par le goût ni par l'esprit.
C'est, au lieu d'opter pour la vieille,
Comme l'aurait fait n'importe qui,
Qui saisit le juge à l'oreille
Et l'entraîna dans un maquis !
Prenez garde au gorille !...

La suite serait délectable,
Malheureusement, je ne peux
Vous la dire, et c'est regrettable,
Car nous aurait fait rire un peu ;
C'est le juge, au moment suprême,
Qui pleure : "Maman !" ; pleurerait beaucoup,
Comme l'homme auquel, le jour même,
Il avait fait trancher le cou.
Prenez garde au gorille !...



Au Bois De Mon Cœur

Au bois d' Clamart y' a des petit's fleurs,
Y' a des petit's fleurs,
Y' a des copains au, au bois d' mon
Cœur,

Au, au bois d' mon coeur.

Au fond d' ma cour j' suis renommé,
(bis)

J' suis renommé

Pour avoir le coeur mal famé,

Le coeur mal famé.

Au bois d' Vincenne' y' a des petit's
fleurs,

Y' a des petit's fleurs,

Y' a des copains au, au bois d' mon
Cœur,

Au, au bois d' mon coeur.

Quand y' a plus d' vin dans mon
tonneau, (bis)

Les gens dans mon tonneau,

N'ont pas peur de boir' mon eau,

Et n'ont pas peur de boire mon eau.

Au bois d' Meudon y' a des petit's fleurs,

Y' a des petit's fleurs,

Y' a des copains au, au bois d' mon

Cœur,

Au, au bois d' mon coeur.

Ils m'accompagn'nt à la mairie, (bis)

A la mairie,

Chaque fois que je me marie,

Que je me marie.

Au bois d' Saint-Cloud y' a des petit's
fleurs,

Y' a des petit's fleurs,

Y' a des copains au, au bois d' mon
Cœur,

Au, au bois d' mon coeur.

Chaqu' fois qu' je meurs fidèlement,
(bis)

Fidèlement,

Ils suivent mon enterrement,

Mon enterrement.

...des petites fleurs... (bis)

Au, au bois d' mon coeur... (bis)

...des petites fleurs... (bis)

Au, au bois d' mon coeur... (bis)



La Princesse et Le Croque Notes

adis, au lieu du jardin que voici,
'était la zone et tout ce qui s'ensuit,
es mesures, des taudis insolites,
es ruines pas romaines pour un sou.
uant à la faune habitant là-dessous
était la fine fleur, c'était l'élite.

ne fine fleur, l'élite du pavé.
es besogneux, des gueux, des
prouvés,
es mendiants rivalisant de tares,
es chevaux de retour, des propre'-à-
en,
nsi qu'un croque-notes, un musicien,
ne épave accrochée à sa guitare.

opté' par ce beau monde attendri,
e petite fée avait fleuri
milieu de toute cette bassesse.
omme on l'avait trouvé' près du
sseau,
andonnée en un somptueux berceau,
out hasard on l'appelait "princesse".

un soir, Dieu du ciel, protégez-nous !
voilà qui monte sur les genoux
croque-notes et doucement soupire,

rougissant quand même un petit peu
est toi que j'aime et, si tu veux, tu
X
embrasser sur la bouche et même
..."

out beau, princesse arrête un peu
tir,
pas tell'ment l'étoffe du satyr',

Tu as treize ans, j'en ai trente qui
sonnent,
Gross' différence et je ne suis pas chaud
Pour tâter d'la paille humid' du cachot...
– Mais, Croque-not's, j'dirai rien à
personne..."

– N'insiste pas, fit-il d'un ton railleur,
D'abord, tu n'es pas mon genre, et
d'ailleurs
Mon coeur est déjà pris par une
grande..."
Alors Princesse est partie en courant,
Alors Princesse est partie en pleurant,
Chagrine qu'on ait boudé son offrande.

Y'a pas eu détournement de mineure,
Le croque-notes, au matin, de bonne
heure,
A l'anglaise a filé dans la charrette
Des chiffonniers en grattant sa guitare.
Passant par là, quelques vingt ans plus
tard,
Il a le sentiment qu'il le regrette.



La Fessée

La veuve et l'orphelin, quoi de plus émouvant ?
Un vieux copain d'école étant mort sans enfants,
Landonnant au monde une épouse épatante,
Allais rendre visite à la désespérée.
Et puis, ne sachant plus où finir ma soirée,
Lui tins compagni' dans la chapelle ardente.

Pour endiguer ses pleurs, pour apaiser ses maux,
Je me mis à blaguer, à sortir des bons mots,
Car les moyens sont bons au médecin de l'âme...
Bientôt, par la vertu de quelques facéties,
La veuve se tenait les côtes, Dieu merci !
Ainsi que des bossus, tous deux nous rigolâmes.

La pipe dépassait un peu de mon veston.
Inamenable, elle m'encouragea : "Bourrez-la donc,
Aucun impératif moral ne vous arrête,
Mon pauvre mari détestait le tabac,
Maintenant la fumé' ne le dérange pas !
Où diantre ai-je mis mon porte-cigarettes ?"

Un soir, d'une voix douce de séraphin,
Elle me demanda si je n'avais pas faim.
"Le ferait-il revenir, ajouta-t-elle,
De pousser la piété jusqu'à l'inanition :
Diriez-vous d'une frugale collation ?"
Et nous fîmes un petit souper aux chandelles.

Prenez garde s'il est beau ! Dirait-on point qu'il dort ?
Ce n'est certes pas lui qui me donnerait tort
D'employer mon chagrin dans un flot de champagne."
Et quand nous eûmes vidé le deuxième magnum,

La veuve était ému', nom d'un petit bonhomme !
Et son esprit se mit à battre la campagne...

"Mon Dieu, ce que c'est tout de même que de nous !"
Soupirait-elle, en s'asseyant sur mes genoux.
Et puis, ayant collé sa lèvre sur ma lèvre,
"Me voilà rassuré', fit-elle, j'avais peur
Que, sous votre moustache en tablier d' sapeur,
Vous ne cachiez coquettement un bec-de-lièvre..."

Un tablier d' sapeur, ma moustache, pensez !
Cette comparaison méritait la fessée.
Retroussant l'insolente avec nulle tendresse,
Conscient d'accomplir, somme toute, un devoir,
Mais en fermant les yeux pour ne pas trop en voir,
Paf ! j'abattis sur elle une main vengeresse !

"Aï' ! vous m'avez fêlé le postérieur en deux !"
Se plaignit-elle, et je baissai le front, piteux,
 Craignant avoir frappé de façon trop brutale.
Mais j'appris, par la suite, et j'en fus bien content,
Que cet état de choses durait depuis longtemps :
Menteuse ! la fêlure était congénitale.

Quand je levai la main pour la deuxième fois,
Le coeur n'y était plus, j'avais perdu la foi,
Surtout qu'elle s'était enquisse, la bougresse :
"Avez-vous remarqué que j'avais un beau cul ?"
Et ma main vengeresse est retombé', vaincu' !
Et le troisième coup ne fut qu'une caresse...

"Avez-vous remarqué que j'avais un beau cul ?"
Et ma main vengeresse est retombé', vaincu' !
Et le troisième coup ne fut qu'une caresse...

*Alors, si tout n'est pas réglé, les habitants d'aujourd'hui et les citoyens d'aujourd'hui à Evry les ont-ils
réussis à faire un peu de bien ?*



Les Gareauxcopainsdabord



"L'amitié n'exige rien en échange... que de l'entretien !"

Georges Brassens